

Thierry de Toffoli

# L'Annonciation

roman



Thierry de Toffoli

L'Annonciation

© Thierry de Toffoli, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-6020-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Livre premier

## *Chapitre I*

Il était déjà tard dans la journée quand je commençai enfin à apercevoir le dessin de mes chères montagnes. Moralement, la fatigue du long voyage avait commencé à se faire ressentir. Aux yeux lourds et fixés sur l'horizon de la route avait succédé ce vide de l'esprit qui interdit toute projection, toute pensée suivie et vivante sur ce qui allait advenir. Tout ce qui avait pu motiver mon départ semblait s'engloutir avec la lumière du jour, avalée par un crépuscule des plus sombres. Mon voyage en Italie s'était décidé à la hâte. Une impulsion impérieuse avait ainsi pris la forme d'une évidence. Ce qui pouvait apparaître comme une décision irréfléchie se dévoilait bientôt à ma conscience comme le résultat d'une longue maturation. Je m'étais senti de plus en plus mal, à l'étroit dans mon deux-pièces parisien. Mon activité de peintre s'étiolait et je m'installais de manière inquiétante dans la situation d'un jeune rentier, dilettante et nauséeux. Mes amis ne m'offraient plus la distraction et l'émulation que je trouvais naguère auprès d'eux et qui me rendait supportable mon inactivité. Je sentais en moi le besoin irrépressible de chercher loin de cette agitation devenue superficielle le sens de ma passivité, de mes angoisses, de ce manque que rien n'avait su combler à ce jour.

Le mal qui me rongait, si l'on peut ici parler d'un mal, n'était pas nouveau. J'avais très tôt éprouvé le sentiment d'une distance face aux choses dont le monde se compose. Je m'étonnais, enfant, de voir mes camarades absorbés par leurs activités, pris dans et par le jeu de représentation auquel ils se livraient. Je m'interrogeais sur le rôle des adultes qui semblaient tout autant incapables de s'en détacher. J'étais pour ma part trop conscient de cette construction artificielle, quasi théâtrale, d'un mauvais théâtre, au point de ne voir autour de moi qu'un spectacle auquel je restais étranger. Étranger à moi-même, à mes actions, je l'étais tout autant, et il m'était impossible d'agir sans penser au préalable ce que j'allais faire, sans imaginer comment cela serait perçu. Un peu de philosophie au cours de mes années d'études me persuadait cependant que la subjectivité humaine ainsi fonctionnait. Je devais faire partie de ceux qui en prennent le plus conscience. Mais cela n'arrangea pas mes affaires. Mes

tendances réflexives et contemplatives s'enracinaient, se développaient comme des rhizomes au plus profond de moi. La distance qui me séparait des choses, des autres, devenait abyssale. Je voyais la vie, ma vie même, se dérouler devant moi, presque sans relief, sans rythme, sans que je puisse la rejoindre et m'y laisser emporter comme le font tous les hommes. J'eus pu rêver que cela n'aurait fait aucune différence. Les êtres qui m'entouraient n'offraient à mon regard pas plus d'intensité, ils étaient plats, lisses, sinon par la profondeur que parfois je leur prêtais, mais qu'ils démentaient toujours à plus ou moins long terme. Je n'avais ainsi rien qui puisse m'attacher au monde, moi qui entrepris un jour de le peindre, l'exprimer, le laisser vivre sur mes toiles sa vie propre ; seules mes notes, décrivant ce que je voyais, me permettaient, après coup, de penser que quelque chose de réel s'était passé.

C'est au moment même où je me sentais dans l'impasse que ma mémoire me renvoyait à l'Italie. Se présentaient pêle-mêle des images souriantes, des impressions vives, mais toujours teintées d'une curieuse mélancolie, d'une douce souffrance. Là-bas, j'avais été heureux. Là-bas aussi, j'avais connu mes premières angoisses. Ces deux éléments constituaient deux raisons suffisantes pour partir au plus vite. Ce départ s'inscrivait ainsi dans la continuité d'une quête intérieure probablement initiée il y a quelques années, lorsque j'étais entré à l'atelier d'Alain Delaporte, mon maître durant cinq années, avec l'espoir secret de découvrir un moyen d'exprimer les sentiments embrouillés qui m'agitaient. En vain. Si j'avais beaucoup progressé, sur le plan technique, mon travail était resté muet, impersonnel et insignifiant. Cinq autres années de tentatives infructueuses, d'œuvres inachevées, avaient concouru à faire taire mes ambitions, et si je peignais encore, il ne s'agissait plus que de partager quelque chose avec mes amis. Une manière d'être encore quelque chose pour eux, à mes yeux du moins. J'avais donc en apparence perdu mon temps ; mais secrètement, le fil s'était tendu en moi et aujourd'hui me dictait ce voyage. Trois jours durant, j'avançais de manière quasi somnambulique vers ce qui m'apparaissait comme l'ultime espoir de rendre une épaisseur à ma vie. Au plus près du but, quelque chose – mais quoi ? – allait pouvoir commencer.

Les paysages que je croyais oubliés venaient maintenant à moi, familiers mais distants, presque sans vie, perdus comme je pouvais l'être moi-même par l'épuisement nerveux qui m'absorbait à mesure que je m'approchais de cette terre, de ce lieu où jadis – c'est ce que je pensais alors – j'avais laissé une part de ma vie, de mon être. Bientôt la route, plus familière encore, qui de Feltre remonte à Pedavena, et de là à Facen, le dernier village avant le sentier à peine

praticable qui me conduirait chez moi, dans cette vieille maison de montagne qui devait avoir conservé cette mémoire qui m'échappait, cette existence occultée, dissipée, manquée sans doute ; de fait, absente. Encore deux heures, peut-être trois, avant de descendre de voiture et d'affronter le chemin escarpé.

Je m'arrêtai enfin, laissant derrière moi quelques maisons isolées, mais encore habitées, qui semblaient étrangement hésiter entre le village et la vie sauvage et retirée de la montagne. Le sentier bordé de pierres, tapissé de cailloux, me paraissait bien plus court que mes souvenirs me l'avaient fait voir. Une montée un peu raide vint à bout de mon souffle et m'imposa quelques minutes d'arrêt. Je me retournai, apercevant à la lumière des dernières lueurs du jour une partie de la vallée, et le village qui semblait déjà dormir. J'étais profondément triste. Jamais plus en effet je ne reverrais tout cela avec mes yeux d'enfant. Plus jamais je ne jouerais, crierais, curieux de tout, insouciant, dans ce chemin mille fois emprunté.

La nuit était tombée lorsque j'abordai la traversée de la forêt, ultime étape de mon voyage, ultime rempart avant la rencontre décisive. Qu'allais-je y retrouver ? Rien, peut-être, sinon l'aveu d'un échec, la réalisation soudaine que je n'avais rien laissé ici ; le vide que je ressentais depuis nombre d'années ne trouverait alors aucun objet qui le remplisse, l'entreprise s'avérerait une vaine espérance et son échec signifierait l'absolue vacuité d'une existence sans passé, partant, sans avenir. Ne valait-il pas mieux alors n'être jamais revenu ici ? L'espoir laissé dans l'incertitude se nourrit si bien par l'effet de l'imagination qu'il est toujours dangereux d'aller au-devant de son objet. Alors, toute cristallisation cesse, la réalité reprend vulgairement ses droits, et l'on n'a plus qu'à s'endormir pour ne pas s'effondrer. À vrai dire, ces pensées ne m'occupaient plus vraiment. Elles m'étaient discrètement venues à l'esprit au moment de mon départ, puis encore par de timides apparitions au cours du voyage ; fugitifs pressentiments. Mais la peur de ce que je pouvais trouver au bout du chemin ne suffirait-elle pas à donner consistance à mes espoirs ? Cette tension intérieure, si réelle, si vivante en ma chair, ne pouvait-elle à elle seule créer l'objet de mon attente ?

Aussi, quand les derniers arbres laissèrent se dessiner à la diffuse lumière d'une Lune malingre la silhouette de la demeure, je sentis toute l'épaisseur de sa présence confuse, obscure ; elle m'attendait, me fascinait, me terrifiait, et, dans quelques minutes maintenant, s'ouvrirait à moi comme un espace clos et désert où tout pourrait arriver, où seul, rendu enfin à moi-même, je devrais chercher ma réponse, ma vie, avec pour unique ressource ces pierres centenaires, cette terre

sauvage et secrète, et tout ce passé révolu dont seule l'image me serait réellement donnée. L'épreuve m'en sembla terrible, inhumaine en cette nuit de fatigue. La solitude qui me guettait, celle-là même que j'avais cherchée comme un salut, me menaçait, annonce d'un désespoir profond, d'une crise que je sentais naître sans rien pouvoir faire pour l'arrêter. Tout maintenant m'apparaissait comme au-delà de mes forces. Je regrettais déjà d'être venu, je n'étais pas même arrivé. Je ne savais plus ce qui m'effrayait le plus : la nuit, les ombres menaçantes qui la peuplaient, les sons inconnus qui vous font découvrir un espace caché, ignoré, espace d'un danger sans forme, l'éloignement de toute espèce de vie humaine dont l'absence était d'autant plus présente que l'on distinguait au loin, très loin, trop loin, ses rumeurs évanescences, écho de la vallée ; ou bien redoutais-je de pénétrer dans la demeure froide et abandonnée depuis plusieurs années, gardienne de mes peurs enfantines ; incertain et périlleux refuge où fermer sur soi la porte pour fuir les angoisses du dehors signifiait tout à la fois la terrible rupture avec le monde et l'inexorable confrontation avec soi-même.

J'étais à présent face à elle. La fraîcheur de la nuit m'enveloppait, assistée en cela par l'obscurité qui s'était échouée là et qui ne me permettait plus de distinguer quoi que ce soit au-delà de quelques mètres. Une masse presque informe, à peine dentelée, me renvoya à la vigne qui répondait à la façade de la maison. Courant sur une pergola de fortune, elle était le séjour de longues fins d'après-midi, ombrageant suffisamment la cour pour permettre à chacun de goûter aux joies de la discussion, de la lecture ou de quelque jeu. Le vieux tas de bois contre le mur, toujours prêt à entretenir le feu, semblait n'avoir pas bougé depuis ces nombreuses années. Un rien désordonné mais toujours assez élégant pour habiller une partie du mur, il me rappelait ces heures passées à le préparer, à l'alimenter, tirant de moi toutes les forces de mes bras, toute l'énergie du jeune enfant que j'étais alors. Planté là, au milieu de cette cour, je regardais longuement le mur que l'on devinait gris, les volets clos comme les paupières d'une mère qui sommeille en vous attendant, disposée à vous prêter son regard pourvu qu'assez d'amour lui soit rendu pour qu'elle vous pardonne de l'avoir ainsi abandonnée. Mais elle vous a toujours déjà pardonné... On tremble cependant encore devant elle, et, en cette nuit de retrouvailles, ma terreur ne pouvait être plus grande. Je souffrais, à la fois pressé d'ouvrir cette porte et écrasé par cette crise de mélancolie qui n'avait cessé de croître au cours de mon voyage. J'ouvris et m'effondrai dans la cuisine, aveuglé par la lumière crue de l'ampoule suspendue au plafond, à peine atténuée par la coupelle de métal qui

l'auréolait. Toute force m'avait abandonné, et les nerfs relâchés violemment par la fin brutale de mon effort semblaient écarteler ma conscience. La crise devait passer, mais je sentais déjà qu'elle ne faisait qu'annoncer la teneur de ce séjour.

Sans tout à fait reprendre mes esprits, je rouvris les yeux et parcourus d'un regard interrogateur les objets qui peuplaient la pièce. Tout y était immuablement figé par le temps. Mes yeux se posèrent au hasard sur les petites tasses à café aux couleurs vives mouchetées de points blancs, que l'on sortait rarement, sans que j'aie d'ailleurs jamais pu comprendre la logique secrète de ce rituel. Je me souvins alors de la solennité de ces instants mystérieusement privilégiés, de ces fins d'après-midi curieusement pluvieuses et fraîches, de la chaleur enveloppante et rassurante du feu chantant dans la vieille cuisinière à bois toute noircie, des longs récits des paysannes venant nous rendre visite et à qui les charmantes et ridicules petites tasses colorées semblaient destinées. Je me rappelais confusément l'ambiance qui accompagnait ces moments ; les voix monocordes qui échangeaient des propos sur des personnages pour la plupart inconnus, ou bien qui faisaient revivre un passé dont j'étais absent, semblaient annuler le cours du temps. Assis près du feu, j'écoutais dans un état de détachement tel que je ne savais plus depuis combien de temps ces babillages avaient commencé. Il ne se dégageait de tout cela qu'une douce chaleur, l'impression d'être bercé par un langage à l'algorithme étrange, le sentiment d'entrer dans un monde autre, étranger, où il m'était impossible de me situer. Mais quel bonheur, pensai-je à présent, quel bonheur de pouvoir ainsi se laisser porter par ces présences rassurantes. Je saisis alors d'un coup le contraste violent avec ma situation. Toutes ces voix n'étaient plus que vague réminiscence, irréel mirage produit par un esprit dérangé et las. Je renonçai alors à poursuivre mon vagabondage, rejetant à plus tard cette revisitation du passé, et décidai de monter sans plus tarder me coucher. Arrivé à l'étage, je choisis des trois chambres celle qui m'était la plus familière, chargée, elle aussi, d'une pluie de souvenirs. Le temps de préparer mon lit, quelques images vinrent encore colorer ma conscience sans qu'il me soit cependant possible de les fixer. En quelques minutes, je fus allongé, trop fatigué pour penser encore, trop fatigué pour trouver le sommeil.

L'aurore n'était sans doute plus qu'un lointain passé lorsque je m'éveillai, assez tard pour que le soleil ait eu le temps de surplomber les arbres qui entouraient la maison, et d'envahir la pièce d'une lumière douce et brillante. Je me levai sans peine, constatant avec quelque satisfaction l'apaisement de ma détresse nocturne. L'esprit dispos, il ne me restait qu'à m'atteler aux affaires qui



m'attendaient.

Il me faudrait d'abord descendre au village chercher le reste de mon lourd bagage. L'occasion aussi de revoir toutes ces personnes qui, sans doute, peineraient à me reconnaître. J'éprouvais quelques difficultés à me mettre en route. J'avais bien le temps, trop de temps sans doute. Tout en cette fin de matinée prédisposait au calme et au repos, à la tranquillité. Mais je ne pouvais ni m'abandonner à la paresse ni m'atteler à la tâche qui m'attendait. Il fallut pour me sortir de cette inertie que résonne une voix familière venue me souhaiter la bienvenue. Lydia était de toutes les paysannes de notre connaissance celle qui nous était la plus proche, la plus attachée. Ses terres jouxtaient les nôtres, et nos familles étaient depuis si longtemps voisines qu'elles formaient l'une pour l'autre une partie du paysage. Elle ne me paraissait pas réellement vieillie. Les souvenirs que je conservais d'elle étaient ceux d'un jeune adolescent pour qui ce visage familier était déjà vieux. Aujourd'hui, je le trouvais donc toujours aussi vieux, ni plus ni moins. Les mêmes traits saillants. La même force, la même vivacité, les mêmes contrastes, tout participait à ce sentiment d'immutabilité. Ses yeux, petits et brillants, prenaient tour à tour l'aspect rude et déterminé des caractères forts, et l'effusion larmoyante des âmes trop sensibles. Sa peau, brûlée par le soleil, présentait des rides profondes qui prêtaient davantage à sa physionomie l'image de la résistance que le visage de la vieillesse. Nous échangeâmes quelques banalités sur les aléas et la longueur du voyage, puis nous fîmes l'inventaire de tous les parents, amis, écumant les misères que la vie apporte à nos pauvres existences. La conversation dura bien deux heures, et je me trouvai à la fin invité à partager la soupe du soir, ce qui laissait augurer un nouveau cortège de litanies. J'étais quelque peu agacé par cette éventualité, à laquelle je ne pouvais néanmoins me soustraire. À vrai dire, je constatais combien j'étais mal à l'aise. Je ne savais supporter ma solitude, et dans le même temps, toute présence étrangère m'insupportait. Il me fallait de toute évidence m'engager fermement dans une action. Mais laquelle ?

Rien de significatif ne se passa ou ne fut dit au cours du souper auquel il me fallut me rendre. Il me laissa cependant un curieux sentiment. Bien sûr, nous ne pouvions manquer d'évoquer ce passé qui me hantait et que j'étais venu chercher. Et pourtant, il me semblait que l'on me racontait une histoire étrangère, qui n'était pas la mienne. Réduits à de simples anecdotes, mes souvenirs n'étaient plus que des faits anonymes. On en retenait le risible, le ridicule, parfois le douloureux, mais toujours à mille lieues de ce qui m'avait le plus touché. Tout se passait comme si le fait que j'avais pu être affecté au plus

profond de moi par des événements, certes, anodins, n'avait été ressenti que par moi seul. Les sentiments, mes sentiments n'avaient donc eu d'importance que pour moi seul. On pouvait donc vivre auprès de quelqu'un sans même se rendre compte qu'il se brisait intérieurement. J'accorde qu'il est bien difficile de deviner ce qui se passe chez celui, aussi proche soit-il, qui n'en dit rien, qui affiche même une certaine joie. Je croyais sans doute qu'il était du devoir des adultes de prévenir ces fêlures intérieures en donnant, sans même qu'il le demande – parce qu'il ne sait pas le demander, il ne sait pas même ce qu'il a à demander – ce qui permettra à l'enfant de construire son lien avec le monde. Peut-être en est-il nécessairement ainsi. Pourrait-on comprendre d'ailleurs ce qu'on ne sait exprimer ? Ou bien ces choses ne font-elles pas difficulté pour la plupart d'entre nous et, de ce fait, nul ne soupçonne ce qui se trame parfois dans un cœur trop sensible. Aussi, comme par le passé, rien d'essentiel ne fut dit. Ainsi dépouillée de ce qui se refuse à se dévoiler, la vie, pensai-je, à défaut d'être transparente, manifesterait du moins un substantiel ennui. Quoi qu'il en soit, je décidai dès le lendemain de mettre de l'ordre dans le domaine. L'effort physique devait apaiser la torture morale que trop d'oisiveté m'infligerait. Un assez grand nombre d'acacias avaient investi les lieux, et bien qu'ils puissent donner à la demeure une intimité qui n'était pas sans charme, les arbres, déjà bien hauts, créaient une atmosphère d'humidité désagréable en même temps qu'ils interdisaient au regard de se perdre dans la vallée. Quelques jours furent nécessaires pour m'acquitter de cette tâche, et je dois avouer que je m'en trouvais fort bien. C'est donc plein de force et d'entrain que je me décidai à faire une grande promenade dans nos bois. Je partirai en fin d'après-midi, quand la chaleur est passée et que l'air est aimable. J'avais toute la nuit pour me reposer, et le travail avait su rendre à mon sommeil une constance que je n'avais plus connue depuis des mois. Je repensais naturellement aux nombreuses occasions où j'avais pu faire cette excursion, redécouvrant chaque fois avec délice ces chemins tortueux, dont certains étaient devenus presque invisibles par manque de fréquentation, sans toutefois perdre totalement la marque physique des parcours passés. Il en est des errances comme des lourds travaux, rien ne se perd, et, bien qu'éphémère, l'œuvre de l'homme ne cesse de redessiner le paysage. Tout en regardant le coin du pré par où l'on rejoignait le sentier, je m'abandonnai à quelque rêverie. La nuit commençait à tomber, mais la Lune, presque pleine ce soir, donnait une telle luminosité au ciel qu'on eût dit que le jour ne finirait jamais. Soudain, dans un geste précipité, je me redressai, comme m'éveillant tout à coup d'un songe brutalement interrompu. N'avais-je pas, à